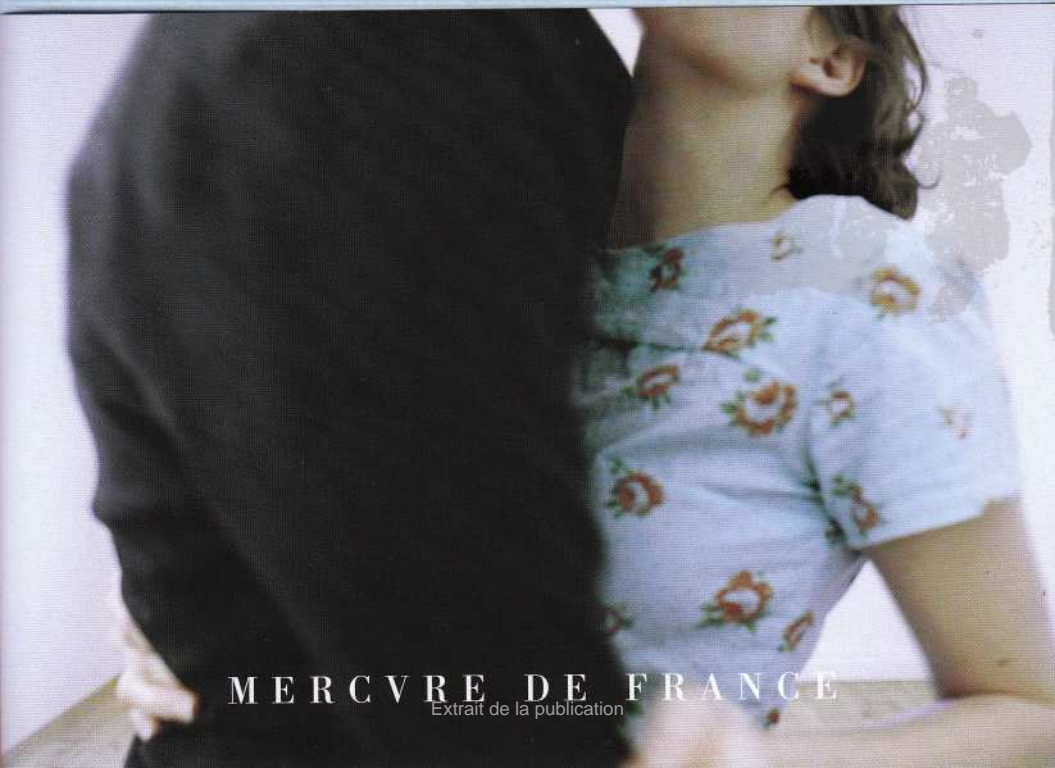


Anne Serre

# Les débutants

roman



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Au Mercure de France*

LE CHEVAL BLANC D'UFFINGTON, 2002

LE NARRATEUR, 2004

UN CHAPEAU LÉOPARD, 2008

### *Chez d'autres éditeurs*

LES GOUVERNANTES, Champ Vallon, 1992

EVA LONE, Champ Vallon, 1993

UN VOYAGE EN BALLON, Champ Vallon, 1993

LA PETITE ÉPÉE DU CŒUR, Le Temps qu'il fait, 1995

FILM, Le Temps qu'il fait, 1998

AU SECOURS, Champ Vallon, 1998

LE.MAT, Verdier, 2005

## LES DÉBUTANTS



Anne Serre

# LES DÉBUTANTS

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

L'auteur a bénéficié, pour l'écriture de cet ouvrage, du soutien du  
Centre national du livre

© *Mercurie de France*, 2011.

*Mais peut-être ne décidai-je rien et me retrouvai-je dans l'action alors que je me croyais encore dans les chimères.*

MORAVIA





En août 2002, Anna Lore, quarante-trois ans, tombe follement amoureuse de Thomas Lenz, cinquante-six ans. Depuis vingt ans Anna vit avec Guillaume Ruys qu'elle aime et qui l'aime, ils n'ont pas eu d'enfants mais Anna n'en souhaitait pas et Guillaume en avait eu deux de son précédent mariage. Leur vie était heureuse et ne s'était jamais heurtée aux poids de la routine ni de l'ennui, ils faisaient toujours l'amour et avec beaucoup de fougue, voyageaient parfois, se chamaillaient rarement, il était architecte, elle écrivait pour des magazines d'art, elle avait en lui une confiance d'enfant, il la considérait comme une merveille.

Or, le 6 août 2002, dans une rue de Sorge où ils vivaient, commune d'environ dix mille habitants, Anna vit venir à elle un homme qu'elle connaissait vaguement de vue, dont elle savait presque le nom. Haut, mince, Thomas Lenz s'était un peu courbé pour la saluer, désirant lui dire quelque chose. Autour d'Anna, l'espace avait changé. Il voulait la féliciter pour un article d'elle qu'il avait lu et se permettait de le faire, disait-il, l'article en question étant affiché derrière la vitrine de la librairie centrale. Il n'avait aucune intention de l'entreprendre,

expliquera-t-il plus tard, juste celle d'être poli et aimable avec cette femme dont il connaissait le nom et qu'il avait déjà croisée dans les rues. Mais en dehors du fait qu'elle écrivait pour un magazine d'art qu'il achetait de temps à autre, il ignorait tout d'elle et de sa vie.

La conversation se prolongea un peu comme lorsque l'on rencontre quelqu'un dans la rue en été, qu'il fait très beau et que rien ne vous presse, d'ailleurs Thomas était en vacances. Ils parlèrent d'art et puisqu'ils étaient devant la terrasse d'un café, ils allèrent s'y asseoir pour poursuivre. Mais le mal déjà était fait et pour tous deux. Anna le sut tout de suite ; Thomas eut l'impression d'éprouver un curieux sentiment mais comme il ne pratiquait guère l'introspection il ne s'y attarda pas. Et plus tard, il expliqua qu'alors il ne l'avait même pas trouvée particulièrement jolie. Il l'avait jugée charmante, mais surtout, intéressante. Il avait pris plaisir à bavarder avec elle.

Certes, rien n'était encore parvenu à sa conscience mais le lendemain il se trouva au même endroit à la même heure. Anna aussi. Ils reprirent un café et continuèrent à parler d'art. Elle se sentait très bien avec lui. Elle se disait, après tout, c'est agréable cette conversation, cela ne porte pas à conséquence et puis cela me distrait, un nouvel interlocuteur. En réalité, déjà elle le désirait avec une grande force puisque le désir était né à sa vue, mais elle repoussait ce désir au fond de son cerveau, dans un coin. Elle ne parla pas de cette rencontre à Guillaume, puis elle lui en parla : j'ai pris un café avec Thomas Lenz, tu sais, le chercheur, il est très sympathique. Dans le cœur de Guillaume qui connais-

sait Anna par cœur il y eut une toute petite déflagration. Il n'y prit pas garde, retourna à ses occupations et dès ce jour se mit à lui faire l'amour beaucoup plus souvent et beaucoup plus ardemment que les mois passés, et cela dura, on le verra, pendant toute une année.

Quelques jours plus tard, alors qu'il pleuvait et que la température avait considérablement baissé, Anna et Thomas se croisèrent à nouveau à la même heure au même endroit. Elle se dit; je vais dire non. Il s'approcha, proposa un café, elle dit non. Plus tard il déclarera qu'elle lui avait paru glaciale et qu'il en avait été un peu vexé. Une fois encore, le soleil revenu, ils se trouvèrent au même endroit; elle inventa un prétexte pour ne pas s'attarder. Puis un jour qu'elle se promenait avec sa sœur dans la campagne à une dizaine de kilomètres de Sorge, il apparut soudain sur le chemin, accompagné d'un enfant, venant à sa rencontre une fois de plus. Il expliquera que dans leur deuxième conversation au café elle lui avait dit qu'elle aimait bien aller parfois du côté de ce village; or, ce jour-là, il ne savait pas pourquoi, il avait eu envie d'aller s'y promener lui aussi et un neveu l'avait suivi.

Cette fois encore il la trouva glaciale; à vrai dire, elle était saisie par ce hasard. Et puis elle était gênée parce que lorsqu'il était apparu elle était en train de se disputer avec sa sœur et craignait qu'il ne lui ait vu le visage crispé, désagréable et ne l'ait entendue parler brutalement. Au moment de se serrer la main pour se dire au revoir il y eut une confusion de mains tendues, celle de la sœur, celle du neveu, celle de Thomas, la sienne. Si

bien qu'ils finirent par se serrer la main d'une curieuse manière, un peu comme l'on fait une « chaise à porteurs », au-dessous des autres, maladroitement, malaisément, mais de toute évidence se cherchant.

Il lui rappelait quelqu'un mais elle ne savait pas qui. Et ce souvenir impossible fut un élément majeur dans la construction de son amour. Chaque fois qu'elle cherchait elle s'approchait d'une forme, mais la forme s'éclipsait pour faire place à une autre qui n'était pas non plus la bonne. Il lui évoquait certains personnages de fiction, et même l'atmosphère de certains livres. Il lui évoquait peut-être aussi une langue, la langue d'un auteur qu'elle aurait beaucoup aimé. Elle feuilletait mentalement son imagination, ses souvenirs, trouvant des images de personnages mais aucune ne s'accordait parfaitement à lui. Sur aucune d'elles il n'aurait pu se coucher au point de la recouvrir exactement. Il était peut-être composé de plusieurs images de personnages qui l'avaient touchée.

L'été finissait, Thomas Lenz, qu'elle avait fermement tenu à distance après les premières rencontres, repar-tit. Il était entré dans son esprit mais elle l'en chassait pour rester loyale envers Guillaume. C'est pourtant en septembre, alors qu'elle était à Paris pour quelques jours, seule, ayant rendez-vous avec le directeur de son magazine d'art, qu'après le déjeuner qui avait eu lieu porte d'Auteuil, ayant envie de marcher sous la pluie très fine et les feuilles des arbres qui tombaient doucement en tournoyant, elle se dit subitement, comme s'il n'avait été question que de cela en elle depuis l'été,

comme si elle trouvait enfin l'objet qu'elle cherchait depuis l'été : mais je l'aime. Oui, c'est cela, je l'aime. Et comme sa sœur chez qui elle était descendue vivait au sud du quatorzième arrondissement, elle traversa tout Paris à pied dans la brume légère et la pluie fine, chaussée de ses nouvelles bottes noires, se disant tout du long : mais je l'aime. Je l'aime.

Et elle chercha le moyen ou le rêve d'entrer en contact avec lui. Elle ne voulait pas tant le joindre que s'assurer qu'elle le pourrait. Il vivait à Bordeaux «près du parc bordelais»; il le lui avait dit dans la conversation, elle avait retenu le parc. Elle consulta le Net, l'annuaire : ses coordonnées n'apparaissaient nulle part. Pas une adresse, pas un numéro de téléphone, et sur Google seulement des articles qu'il avait fait paraître et la mention de colloques auxquels il avait participé. Mais il y avait une photo de lui qu'elle regarda cent fois. Oui, c'était lui tel qu'elle l'avait aimé. Le hasard, à nouveau, prêta main-forte. Fin septembre, alors qu'elle était à Sorge avec Guillaume, son magazine lui annonça qu'il l'enverrait à Bordeaux en novembre pour rendre compte d'une exposition. Elle commença alors à se sentir déchirée. Une déchirure profonde, tragique, comme dans une robe de soie commença à s'ouvrir en elle. Chercherait-elle à le joindre? Ne le chercherait-elle pas? Elle avait à Bordeaux une cousine qui connaissait vaguement la mère de Thomas Lenz. Passerait-elle par cette cousine pour essayer d'obtenir son numéro de téléphone? Elle finit par le trouver et se sentit un peu apaisée. Elle ne l'appela pas.

En novembre elle se rendit à Bordeaux, et pendant les deux jours que dura son séjour elle l'espéra dans le centre de la ville où elle savait qu'il travaillait et où, à l'heure du déjeuner, elle passa et repassa devant des dizaines de cafés et brasseries. Après six heures du soir elle fit le tour du parc bordelais deux fois, trois fois, et le deuxième soir sillonna les multiples rues adjacentes. Elle aurait voulu qu'il apparaisse venant à sa rencontre comme à Sorge puis dans la campagne. Il n'apparut pas. Au retour, dans le train, puisqu'elle avait obtenu son numéro de téléphone elle lui envoya un sms déjà absurde : je rentre de Bordeaux où je n'ai pas eu le temps de vous appeler pour prendre un verre, mais il se peut que je revienne pour mon travail. Il a désormais mon téléphone ; il peut désormais m'appeler, pensa-t-elle. Il ne l'appela pas. À une prochaine fois, donc, répondit-il par sms, et il ajouta merci. L'affaire en resta là.

Avec Guillaume la vie reprit comme à l'accoutumée. Une seule chose avait changé : elle le désirait moins. Mais pour le reste elle l'aimait, elle était heureuse avec lui, elle noyait Thomas dans ce qu'elle considérait comme des rêveries. Au fond d'elle, elle savait tout de même avec certitude qu'elle le croiserait à nouveau l'été prochain à Sorge puisqu'il y venait chaque année et cette certitude était un socle. Guillaume proposa de quitter Sorge au mois d'août prochain. Elle accepta pour tous les autres mois de l'année mais pas pour août ; elle adorait le mois d'août à Sorge. Tiens, c'est nouveau, dit-il, tu disais toujours que tu aimerais bien partir l'été. Ah bon ? disait-elle. On change. Et elle faisait semblant de n'accorder strictement aucune importance

à tout cela. Elle était trop absorbée par ses articles, les expositions à aller voir. Quand elle allait à Lille, Lyon, Genève, Marseille, elle regrettait toujours que ce ne fût pas Bordeaux. Mais même à Marseille ou Lausanne elle l'espérait dans les rues. Après tout, lui aussi peut bien voyager, pensait-elle. Et le monde était donc désormais rempli de lui puisqu'à tout moment et partout il pouvait apparaître dans une rue, toujours une rue, et venir à elle.

En mars, elle dut retourner à Bordeaux pour son travail. Elle avait tant de choses à y faire qu'elle ne put le chercher même si elle l'espéra. Elle vit dans la vitrine d'une boutique une robe qui lui plut beaucoup mais qu'elle n'eut pas le temps d'essayer. De retour à Sorge, cette robe prit des proportions dans son esprit. Elle la voulait, il la lui fallait, il lui semblait qu'avec cette robe quelque chose serait possible. En mai, elle déclara à Guillaume un peu surpris mais habitué à ce qu'Anna ait parfois des fantaisies, qu'elle voulait revenir à Bordeaux pour acheter cette robe fascinante qu'elle avait vue dans une vitrine et qui était «la robe de sa vie». À vrai dire, il fut inquiet. Il se demanda ce qu'il y avait à Bordeaux. Mais comme au cours de ses deux séjours Anna avait noué des relations amicales avec quelques personnes liées aux expositions dont une certaine Odette qui appelait souvent, il se rassura. Elle s'ennuie à Sorge, pensa-t-il. Elle a besoin de déplacements. Et en juin il l'emmena passer quinze jours dans une belle région où ils allèrent de village en village, dormant et vivant dans des endroits charmants. Elle se sentait comme toujours merveilleusement bien avec lui, l'accord était parfait, il

eût été impensable qu'un autre homme advienne, elle avait seulement un peu moins envie de faire l'amour avec lui, sentait que cela l'inquiétait, alors elle s'y livrait parce qu'elle l'aimait, voulait qu'il soit heureux, et puis sous ses caresses elle se sentait toujours reverdir.

En mai, donc, elle était retournée à Bordeaux pour essayer et sûrement acheter cette robe qui lui avait tant plu. Mais rien ne se passa comme elle l'avait prévu. L'hôtel *L'Évêque* sur les allées de Tourny où elle était descendue les autres fois et où elle s'était sentie très heureuse, était complet. Elle se retrouva dans un autre hôtel où il ne restait qu'une toute petite chambre, chère, sous les toits. Dans la glace de l'armoire elle se trouva mal fagotée, vêtue d'une robe trop courte, d'un cardigan mal assorti. Il y avait eu aussi tant de tension dans son désir de revenir à Bordeaux qu'elle était désormais un peu fatiguée. Elle craignait, en sortant, de croiser Odette, Cyrille, les gens de l'exposition qui lui demanderaient ce qu'elle faisait à Bordeaux. Il faudrait à nouveau mentir, inventer, car au fond Anna s'était souvent trouvée dans des situations où elle avait eu à mentir, inventer, elle ne savait plus très bien lesquelles au juste mais dans la circonstance, elle eut l'impression d'un retour des choses.

Elle descendit dans les rues pour trouver une brasserie où dîner rapidement, mais inquiète, rasant les murs, détournant le visage lorsqu'une voiture la croisait. C'était idiot et disproportionné : si elle avait rencontré Odette ou Cyrille il n'aurait pas été si difficile de leur dire, j'ai un rendez-vous amoureux. Mais ce rendez-



vous qui n'en était pas un, ce rendez-vous si particulier avec le hasard, le destin, plus qu'avec un homme, la mettait probablement mal à l'aise, l'affolait peut-être. Jamais de sa vie assez réglée elle n'avait entrepris d'aller chercher dans les rues un homme qu'elle aimait. Elle pensa à Adèle H. À la certitude de celle-ci d'être aimée du lieutenant Pinson, à cette foi si totale qu'aucune déclaration contraire de l'autre, aucune de ses explications claires et fermes ne suffit à l'entamer. Anna s'était-elle demandé si Thomas était aussi épris qu'elle? Non. Elle en avait la certitude.

On le saura plus tard, en effet, Thomas attendait. En lui des formes se mouvaient, vagues. Une légère inquiétude et une pointe d'espoir sans objet précis, irraisonné chez lui qui menait une vie calme, sans passion et pensait la mener ainsi jusqu'à terme, le surprenaient un peu comme les premiers symptômes d'une maladie, comme lorsque le corps fait entendre un son inhabituel, se crispe à un endroit inconnu, que ce n'est plus tout à fait votre corps, celui que l'on connaît par cœur, mais presque le corps d'un autre. D'ailleurs, il eut une maladie. Pas grave, mais qui nécessita tout de même une petite intervention chirurgicale suite à laquelle son sexe devint inerte. Il ne s'en affola pas. Il n'avait plus de compagne depuis quelque temps, il ne désirait pas particulièrement en trouver une autre, sa solitude lui convenait assez bien. C'est alors qu'il vit Anna dans Bordeaux. On était en mai, il relevait de son opération et marchait avec un peu de difficulté. Il la vit sur l'autre trottoir d'une avenue, allant vite, l'air pressée, il hésita

une seconde à lui faire signe mais il ne le fit pas, il était furieux. Elle était à Bordeaux et ne l'avait pas appelé? Qu'elle aille au diable, pensa-t-il. Et sa colère l'étonna.

Le lendemain de son arrivée en mai à Bordeaux, du dîner un peu triste dans une brasserie désagréable où elle n'avait pas osé commander plus d'un verre de vin, était rentrée à l'hôtel sous la pluie, avait appelé Guillaume pour le rassurer, Anna s'apprêta à sortir tôt dans la matinée, ayant recouvré son énergie et dans les dispositions d'une personne qui a beaucoup à faire ce jour-là. Or, elle n'avait strictement rien à faire, sinon trouver la robe qui déjà l'intéressait un peu moins et circuler dans Bordeaux jusqu'à ce qu'elle y croise Thomas. Pour s'occuper elle entra dans quelques boutiques mais elle n'y restait pas longtemps craignant que ce ne soit précisément à ce moment-là que Thomas passe dans la rue. Il lui fallait donc rester en vue. Elle retrouva celle de la robe, la robe y était toujours mais n'était pas si extraordinaire que cela. Elle l'essaya, trouva qu'elle ne lui allait qu'à demi, ne l'acheta pas. Dans Bordeaux où elle fit des kilomètres ce jour-là, des nœuds, des voltes, des allers-retours, elle se sentait comme à ce jeu où quelqu'un cache un objet quelque part, l'autre le cherche et on lui dit : c'est froid, c'est chaud, tu brûles, là c'est glacial. Dans certaines rues et à certains moments de la journée

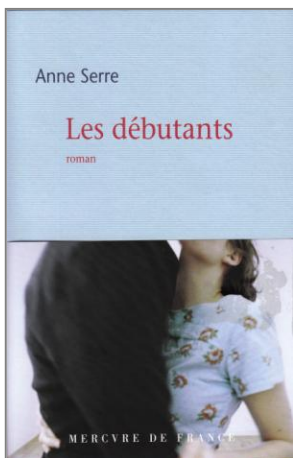
c'était glacial, parfois tiède, elle essayait d'aller vers où cela se réchauffait, à un moment ce fut chaud, très chaud, tu brûles. Mais elle ne le vit pas.

Le soir, comme elle passait devant un bel immeuble où une affiche rédigée à la main invitait à entrer pour assister à une leçon de musique, elle poussa la porte, gravit un large escalier et se retrouva dans une salle où une dizaine de personnes du « troisième âge » répondaient comme des enfants en levant le doigt à une institutrice dynamique qui leur faisait écouter des morceaux et les interrogeait. Elle resta. C'était assez catastrophique de se retrouver dans un endroit pareil, à son âge, avec sa vie et ses projets, son énergie et ses grands rêves, mais elle s'était très souvent trouvée dans ce genre de situation, de manière ponctuelle certes, pendant une heure ou deux, une ou deux fois par an. Elle connaissait ce trou de l'âme et le bien très étrange que peuvent procurer ces incursions dans un monde simpliste, un peu pathétique où elle se sentait absolument déplacée, presque inquiétante pour les autres, mais reposée pendant quelques minutes. On la considéra avec sympathie, c'est tout juste si au moment de la pause on ne lui offrit pas des gâteaux préparés par les élèves, mais quand l'institutrice voulut la faire chanter, prévenante et enjouée comme une infirmière de maison de retraite, elle refusa puis s'éclipsa. En regagnant la rue elle se sentit mieux ; dehors était tout de même plus vivant que dedans.

Le lendemain matin, elle était presque en colère qu'il ne soit pas apparu. Aussi, lui tourna-t-elle résolument le dos pour aller visiter un château en dehors de Bordeaux

plus juste, de plus vrai s'installer dans votre existence ?  
Une vie sans tristesse, est-ce une vraie vie ?

Demain, Thomas sera là dans la maison de Sorge dont Guillaume est parti. La fièvre s'est tant emparée de lui depuis un mois, ne rompant pas, jour après jour, et pourtant je t'assure je n'ai mal nulle part dit-il, j'ai même bon appétit, j'ai juste la tête un peu lourde surtout le soir, tu frissonnes demande-t-elle, non, dit-il, pas de frissons, qu'elle se demande comment sera ce corps à sa porte. Brûlant ? Du désir de la voir, oui, certainement, et elle aussi brûle du désir de le voir. Ce n'est pas tous les jours que Jude l'Obscur frappe à votre porte, sortant d'un livre, d'un très beau livre, et que le touchant on touche un songe. Elle l'enveloppera comme un enfant car il a été si malmené il y a très longtemps Jude l'Obscur, elle veillera sur lui, il aura dans le lit ses yeux et ses fous rires d'adolescent, un peu étonnants au début pour une femme qui croit avoir affaire à un mystérieux justicier du Far West, à un horloger qui vend des clepsydres et des sabliers ou à un poète russe assassiné. Mais elle s'y est faite, Anna. Il y a dans son lit un garçon de douze ans, couché, joyeux, légèrement affolé, ne comprenant rien à rien, mais qui rêvait avec son grand copain fou plus tard suicidé de rencontrer un jour une femme qui dirait oui, oui, oui, et l'embrasserait. C'est dingue, dit-il. Elle rit.



# Les débutants

## Anne Serre

Cette édition électronique du livre

*Les débutants* d'Anne Serre

a été réalisée le 19 juillet 2011

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715231818 - Numéro d'édition : 180894).

Code Sodis : N48323 - ISBN : 9782715231832

Numéro d'édition : 232100.